Ami du Clergé du 30 octobre 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — XXXVIII. 24e Dimanche après la Pentecôte (6e après l'Epiphanie) : L'Eglise et la vie chrétienne, 357.
Fête de Ste Gertrude (16 novembre). — L'amour du Christ nous attire, 358.
Fête de Ste Catherine (25 novembre). — L'amour de la pureté, 359.
Octave des Morts. — IV. Le Purgatoire, 361. — V. L'Enfer, 362.
Pour le 11 Novembre. — La piété mariale de Foch, 364.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

24e Dimanche après la Pentecôte
(6e après l'Epiphanie)

XXXVIII [1]

Sur l'Evangile (Matthieu, XIII, 31-35)

L'ÉGLISE ET LA VIE CHRÉTIENNE

Les deux paraboles de l'Evangile font comprendre ce qu'est le « royaume de Dieu ». Cette notion est plus complexe et plus riche qu'on ne le croit ordinairement. Le terme signifie à la fois la vie intérieure mise par Dieu dans l'âme chrétienne, et la société (visible et invisible) des fils de Dieu, qu'est l'Eglise.

On pourrait, sans trahir les textes, développer ce second aspect à propos de la première parabole, et les caractéristiques de la vie personnelle des chrétiens à l'occasion de la seconde parabole. Et cela, dans la même homélie, car il s'agit de notions complémentaires dont l'une ne saurait aller sans l'autre.

I. — *Le royaume de Dieu visible*

C'est le « ciel » installé sur la terre : « Le royaume des cieux ». Dieu s'est constitué un peuple : ce fut, historiquement, le peuple juif dans l'A. T. ; c'est, en toute vérité, désormais la société des « régénérés », marqués du signe de Dieu par le baptême : l'Eglise.

Voici quelques aspects de cette Eglise.

1. — *Dispositions* (: « comme un grand arbre issu d'une petite graine... ») :

a) des origines par rapport au développement :

évoquer l'histoire de l'Eglise, commençant par un petit groupe, conquérant le monde connu, se développant au point de devenir la principale société religieuse et d'imprégner profondément mœurs et civilisations ;

b) des moyens employés par rapport aux résultats visibles obtenus :

— douze hommes sans grande envergure ni grande culture deviennent les « colonnes » de cette immense société ;

— les chrétiens les plus nombreux, à l'origine, sont des gens de classe sociale inférieure ;

— pas de puissance politique ou militaire : et cependant le christianisme conquiert et demeure, malgré la chute des grands empires ;

— on ne fait pas usage des moyens ordinaires de diffusion et de propagande, pour obtenir presque de force l'adhésion des esprits : « le Christ m'a envoyé annoncer l'Evangile sans recourir au langage de la sagesse... » (I Cor., I, 17).

c) de l'actuelle autorité morale et spirituelle de l'Eglise par rapport aux puissants du jour :

— un bref tableau de la situation du monde contemporain sera très éclairant à ce sujet.

2. — *Un renversement des valeurs.*

Telle est bien la situation paradoxale de l'Eglise. L'Evangile n'est-il pas d'ailleurs tissé de paradoxes ? — en tout cas, notre parabole en est un bon exemple. Voyons-en quelques aspects, qui éclaireront notre jugement.

a) l'échec est à la base du succès, dans l'Eglise :

— la mort du Christ semblait anéantir tout espoir : (cf. la déception des disciples d'Emmaüs : Luc, XXIV, 21). En fait, la mort fut féconde (« si le grain de blé jeté en terre ne meurt pas, il ne donne rien ; mais s'il meurt, il donne du blé en abondance » Jo., XII, 24) ;

— le martyre semble être le plus flagrant échec, après celui du Christ, pour le développement historique de l'Eglise.. Or, décimée l'Eglise bénéficie de la promesse du centuple : elle retrouve cent pour un. « *Sanguis martyrum, semen christianorum* ».

b) les éléments actifs ne sont pas toujours ceux que l'on pense :

— l'on catégorise socialement tels ou tels comme vrais ou bons chrétiens, alors qu'en fait ils ne contribuent pas au développement vital de l'Eglise, enfermés qu'ils sont dans leur inertie égoïste ;

— des hommes apparemment très loin de l'Eglise en sont plus proches qu'on ne l'imaginait. Le dévergondé de Foucauld deviendra un admirable apôtre ; Saul le persécuteur sera le plus efficace propagateur de l'Evangile ;

c) l'efficacité n'est pas uniquement dans l'action visible aux conséquences historiquement contrôlables : c'est l'exemple, devenu banal, de la carmélite de Lisieux déclarée, au même titre que S. François Xavier, patronne des Missions (sait-on suffisamment que Pie XI, « pape des missions », prit cette singulière décision contre l'avis de ses conseillers ?). — C'est aussi, avant tout, le cas de la Ste Vierge, ignorée s'il en fut, et historiquement inefficace, et cependant à la source du développement de l'Eglise.

On répond ici soit à un « activisme » exagéré, dont certains seraient tentés dans l'Eglise, en négligeant la valeur de la vie intérieure, soit à un sens marxiste de l'efficacité « historique ».

d) les moyens temporels ne sont que peu utiles dans l'ordre *évangélique des valeurs :*

— l'Eglise en a besoin : elle les revendique le cas échéant, surtout en l'actuelle organisation sociale et politique du monde dans laqcelle elle s'insère (v. g. : contrats avec les Etats ; Cité du Vatican...) ;

— mais sa principale force n'est pas là : le Christ n'a pas fait appel, pour le libérer du tribunal de Pilate, aux armées « célestes » dont il disposait (Jo., XVIII, 36).

e) la force et la puissance d'expansion de l'Eglise sont intérieures :

— donc invisibles ;

— mais venant de Dieu : c'est lui qui agit, se riant des calculs humains ; donnant force à la faiblesse, courage aux timides, même devant les foules ou les tribunaux (Jérémie — S. Pierre — cf. Mat., X, 19-20) ; mettant au cœur de la graine cette puissance de germination de vie et de croissance que les hommes, si habiles qu'ils soient, sont impuissants à susciter eux-mêmes.

[1] Une erreur de numérotation s'est produite dans cette série, du n° XXXI au n° XXXIV ; on voudra bien nous en excuser.

II. — *La vie intérieure dans l'Eglise*

Ayant compris la nécessité primordiale de l'élément actif interne dans l'Eglise, on pourra l'analyser avec quelque détail grâce à la seconde parabole.

1. — *Un ferment personnel.*

Le « royaume de Dieu » est « en nous » (selon une traduction admissible de l'Evangile ; Luc. XVII, 21). C'est la puissance de la vie divine installée en nous.

a) ferment : peu de chose, mais très actif : telle est la grâce, ou vie divine, acquise pour nous par le sang du Christ.

b) ferment mêlé à la pâte. Pour la seconde fois, peut-on dire, Dieu pétrit la « pâte humaine » : jadis (dans la Genèse, II, 7), pour donner à l'homme son corps et son esprit, maintenant pour lui donner une âme vivante. Et non seulement Dieu pétrit, mais il se mêle à la nature humaine, quand Dieu le Fils prend un corps d'homme et par ce moyen nous communique sa vie.

c) le ferment agit dans toute la pâte. Ce petit mot : « *totum* » est très important. Rien dans la vie humaine ne doit échapper à l'emprise transformante et élevante de la grâce :

— la vie religieuse et nos rapports avec Dieu ;

— la vie sociale et nos rapports avec les autres ;

— la vie familiale et les rapports des membres du foyer ;

— la vie professionnelle et le devoir d'état.

« Tout l'Evangile dans toute la vie » : tant que l'ordre des valeurs évangéliques et l'action de la grâce n'ont pas complètement envahi toute notre vie, nous ne sommes pas encore complètement chrétiens : le « royaume des cieux » n'a pas encore en nous sa totale dimension.

2. — *Un ferment collectif.*

Le propre des ferments chimiques est de se multiplier. Loin de s'épuiser, ils se décuplent. La pâte fermentée est comme fécondée, et sera ferment à son tour. Ainsi dans la vie chrétienne.

a) le chrétien doit être un ferment :

— sa vie qui monte doit faire monter celle des autres ;

— cela suppose une pleine disponibilité au travail de gestation de la grâce en nous ;

— cela exige une sortie de soi, dans le don aux autres pour les transformer.

L'action évangélisatrice du chrétien découle inéluctablement de sa vie évangélique.

b) Le chrétien doit transformer le monde :

— comme il a été lui-même transformé par la grâce salvifique, il doit contribuer à la transformation des autres ;

— sans utopie, mais sans paresse non plus. Donc : « le monde est trop vaste... » ou : « on n'y changera rien... » est d'un pessimisme désabusé, inadmissible chez celui qui croit non à sa valeur personnelle, mais à la puissance incommensurable de la grâce ;

— car le ferment, ici encore, c'est la grâce ; mais son « porteur », c'est le chrétien vivant de la grâce. Sans lui, souvent (par une mystérieuse organisation des desseins de Dieu), la grâce n'atteindra pas les autres hommes.

On pourrait comparer ceci à la bombe atomique ; ce serait une transposition moderne de la parabole du levain : une puissance formidable sous un volume minuscule ; mais inefficace si quelqu'un ne la transporte et ne la fait exploser.

c) Cette obligation d' « apostolat » est formelle et plus urgente que jamais :

— le monde contemporain, en effet, est largement paganisé : ses structures, son organisation, son mode de pensée sont indépendants de l'ordre chrétien qu'instaure l'Eglise. Il est donc collectivement loin de l'organisation de salut prévue par Dieu.

— Comment sera-t-il donc atteint pour être sauvé ?

— Du dedans, par ceux qui sont à la fois du « Royaume » et du monde : notamment les laïcs chrétiens. Ils se doivent donc de « faire lever » un monde aux structures plus chrétiennes, afin que tous les hommes soient sauvés. Et ils ne peuvent être en repos (pas plus que la femme qui pétrit) « tant que *tout* n'est pas levé ».

— Le Souverain Pontife, les évêques de différents pays, ont organisé cet apostolat de laïcs et en font une obligation formelle découlant de la nature même de la vie chrétienne. Concrètement adapté aux besoins, peut-être transitoires, mais actuellement urgents, du monde contemporain, cet apostolat s'organise dans l'Action Catholique générale ou spécialisée.

* *

Ainsi chaque chrétien doit-il :

— se laisser transformer par le levain de la grâce ;

— être lui-même comme un levain aidant à monter vers Dieu ses frères en humanité.

Et le royaume de Dieu, intérieur à chacun et minuscule en apparence, se développera en un grand arbre immense : la société des élus. Mais la grandeur totale du corps définitif du Christ a sa stature adulte dépend de la sainteté de chacun des membres.

FETE DE SAINTE GERTRUDE

(16 novembre)

L'AMOUR DU CHRIST NOUS ATTIRE

Mes frères,

Notre époque, que le progrès matériel exalte parfois jusqu'à la frénésie, connaît aussi la générosité d'âme et un authentique amour de Dieu chez une foule de chrétiens. Ste Gertrude, que nous prions aujourd'hui, ne peut manquer d'intéresser un chrétien désireux d'aimer Dieu de tout cœur, comme le proclame l'acte de charité, récité chaque jour. Sa vie présente trois aspects. Elle fut épouse du Christ, fille de l'Eglise, héraut de l'amour divin.

I. — *Epouse du Christ*

Thérèse Martin voulut entrer au Carmel à l'âge de quinze ans ; Gertrude n'avait que cinq ans, quand elle commença, au monastère d'Hefta (Saxe), la vie bénédictine, qu'elle devait mener jusqu'à son dernier soupir. Notre temps n'a pas retenu ces essais précoces de claustration, mais on y rencontre encore des consécrations au divin Epoux, dès l'âge de plus tendre. Ste Marguerite-Marie ne fit-elle pas spontanément vœu de perpétuelle chasteté, à l'âge de quatre ans, et la sainte de Lisieux n'a-t-elle pas déclaré, en toute simplicité : « J'ai désiré me donner au Bon Dieu dès l'âge de trois ans. »

La jeunesse de Gertrude ne lui fut pas un prétexte de tiédeur. Toujours simple moniale, elle vaquait aux occupations communes du cloître : études classiques, calligraphie, broderie, couture, filage, peut-être peinture et enluminure. Mais elle se donnait tout entière à celui qu'elle avait choisi. Sa fidélité ne se

démentit pas un seul instant. Son âme, toute pénétrée de l'amour divin, traduisait son expérience dans cette exclamation : « O mon Dieu, charbon dévorant ! »

Rien ne put la détacher de son divin époux : ni les violences de l'époque, qui déchaînèrent sur le monastère toutes sortes d'outrages ; ni la maladie, qui brisa sa santé, les vingt dernières années de sa vie ; ni l'opposition qui lui reprochait même ses états mystiques; ni d'audacieuses attaques du tentateur.

Le divin époux ne manqua pas d'agréer un don si parfait et si constant. Son agrément s'exprima de façon sensible : les sacrés stigmates s'imprimèrent sur le cœur de Gertrude d'une manière mystérieuse, mais réelle et corporelle.

Vierge très aimante, obtenez-nous d'apprécier plus que tout l'union de notre âme au Dieu d'amour.

II. — *Fille de l'Eglise*

Cette union très ardente avec l'époux de son âme ne relâchait pas les liens filiaux la rattachaient à l'Eglise. Elle avait parfaitement compris que c'est précisément l'Eglise, corps du Christ, qui a pour mission essentielle de nous unir à celui qui est son chef. Aussi, tout naturellement, l'esprit de Ste Gertrude est-il l'esprit de l'Eglise catholique, puisé à ses sources les plus pures : l'Ecriture sainte et la liturgie.

A l'inverse de son compatriote Luther, c'est de l'Eglise qu'elle a voulu recevoir la Bible, et c'est dans l'Eglise qu'elle a voulu la lire. Elle s'y est abreuvée, et son âme s'est épanchée dans des prières débordantes de vie. Mais cette vie très riche et très haute s'épanouissait toujours dans la soumission la plus décidée aux institutions de l'Eglise et à l'autorité de ses représentants. Son abbesse n'eut pas de fille plus affectueuse, et l'Ordre bénédictin, justement fier d'elle, la compte parmi ses sujets les plus authentiques.

La prière officielle de l'Eglise suscitait en elle une religion personnelle très intense. Elle était l'aliment de son union au divin époux. Pour elle, comme pour ses compagnes, l'office divin, *Opus Dei*, formait le centre de chaque journée et de toute la vie spirituelle. Dans les textes liturgiques, tout nourris de l'Ecriture sainte, elle retrouvait la parole de Dieu, qu'elle était habituée à savourer.

Puisse l'exemple de Ste Gertrude nous rendre plus conscients de notre appartenance à l'Eglise et plus empressés à rencontrer Dieu dans la Bible et dans les offices liturgiques, qu'elle met à notre disposition !

III. — *Héraut de l'amour divin*

Il est arrivé que des moniales très appliquées à vivre de leur règle, voyageaient fréquemment pour travailler à l'extension du règne de Dieu : telle Ste Thérèse d'Avila. Ste Gertrude, par contre, tout comme Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, ne sortit jamais de son cloître. Ses quarante années de vie retirée ne l'empêchèrent pas de remplir la noble fonction de « héraut de l'amour divin ».

Autour d'elle, puis à distance, même très loin, ses communications et ses écrits révélèrent le Dieu d'amour, désireux d'embraser tous les cœurs. Elle nous fait saisir aussi l'ardeur de l'amour avec lequel son âme répondit à l'appel de Dieu. Elle nous fait toucher du doigt les effets de la grâce en ceux qui se donnent la peine d'y correspondre.

D'elle-même, la sainte répugnait à divulguer les faveurs intimes dont elle jouissait. Mais, N.-S. l'y obligea : « Je veux que tes écrits soient un hommage irrécusable de mon divin amour ». Docile à cette injonction, elle recourut aux services d'une compagne, quand la maladie ne lui permit plus de continuer à rédiger. Elle se gardait instinctivement de faire passer la moindre parcelle de son moi dans les révélations divines. La profondeur de son humilité apparaît vivement. Elle est un héraut très fidèle. Elle ne proclame que le message de son Roi.

* *

Dieu n'accorde qu'à quelques privilégiés de recevoir ses manifestations sensibles ; mais, à toute âme de bonne volonté, il se communique par un amour inlassable, et il demande à chacun d'entre nous d'être un livre vivant qui parle de cet amour de Dieu pour nous et de la réponse jaillie de notre cœur.

FETE DE SAINTE CATHERINE

(25 novembre)

L'AMOUR DE LA PURETÉ

Mesdemoiselles,

Parmi toutes les vertus qui font la gloire de Ste Catherine, celle de pureté est sans doute la plus aimable et celle dont l'étude nous sera le plus profitable.

Dès son adolescence, Catherine a consacré sa virginité au Christ et toute sa vie est marquée par la lutte contre les persécuteurs qui veulent lui ravir cette vertu. Ils emploient contre elle tous les arguments : ceux de la raison, ceux de la séduction et ceux de la peur. Mais la sainte tient bon. Et, à 18 ans, elle meurt, martyre, ayant su se garder totalement, jusqu'au bout, pour le Seigneur. Tant d'amour pour une vertu, amour dont l'expression la plus poussée est la mort consentie pour elle, nous conduit à réfléchir sur la prédilection que toute jeune fille doit nourrir à l'égard de la belle vertu.

I. — *La pureté*

Pour aimer, il faut bien connaître. C'est pourquoi, regardons ce qu'est cette vertu.

La pureté est une volonté d'amour total. Tout, dans notre vie, est placé sous le signe de l'amour. Nous sommes le fruit de l'amour de Dieu et de l'amour de nos parents, lui-même reflet et participation du premier. L'a-

mour n'est donc pas une joie parmi d'autres; il est, d'une certaine façon, l'unique joie de toute notre vie. Il est présent au déroulement de toute existence humaine. Vouloir vivre c'est vouloir aimer. Notre vie ne vaut donc que par le don de nous-mêmes. « Et pour donner quelque chose, il ne faut pas donner moins que tout soi-même. Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné » (Guynemer).

Ceci fait apparaître comment la pureté est un amour en acte, puisqu'elle est la préservation, le respect de tout ce qui doit être donné par nous, corps et âme, selon les exigences de Dieu et au moment voulu par lui. Quelle que soit la vocation de la jeune fille, mariage, vie religieuse ou célibat, si elle se garde pure, c'est pour mieux servir Dieu, soit directement, soit indirectement ; c'est pour mieux aimer c'est pour mieux se donner.

Ainsi ne soyons pas de ceux qui séparent pureté et amour. La pureté n'a de sens et ne mérite nos efforts que si l'amour lui donne vie. La pureté est une force, une maîtrise parfaite de l'âme sur la matière ; elle suppose parfois de l'héroïsme, et l'héroïsme ne s'improvise pas. Ici il est fait de l'amour tendre, docile, obéissant envers Dieu, dans les exigences du devoir d'état ; il est fait de l'esprit de sacrifice, d'une piété chaque jour entretenue, développée, animée au feu d'amour de l'Eucharistie [1].

Dans ces conditions nous sommes loin de cet ersatz de pureté qui serait crainte de la vie, qui est refoulement de tout élan, de toute joie saine. Au nom de cette défiguration de la pureté, des personnes peuvent se retirer dans un monde hermétiquement fermé. préférant fuir la vie avec toutes ses richesses et ses beautés plutôt que de risquer une contamination qu'elles estiment inévitable. Ce n'est plus la loi d'amour, mais une loi de crainte sans espérance surnaturelle, qui conduirait leur existence. Leur comportement extérieur lui-même dénote cette psychologie : airs maussades et renfrognés, tenue négligée. Pas d'accueil ni de sourire à la belle vie qui nous est donnée d'en-haut ; état malsain qui ternit l'éclat naturel de l'âme et peut déformer le jugement.

Parce qu'elle est amour et signe d'amour, la véritable pureté rend aimable. La jeune fille qui la possède, « on l'imagine pleine de vie, de fraîcheur, de droiture ; ni cavalière, ni compassée..., aimable à tous, sans timidité, et surtout parfaitement vraie toujours » [2].

II. — *Sa sauvegarde*

Mais cependant si la pureté est conciliable avec une certaine spontanéité et refuse toute fausse crainte en face de la vie, il va sans dire qu'elle refuse également toute imprudence et toute présomption. Chaque jour, l'Eglise fait redire à ses prêtres, au bréviaire : « Soyez sobres et veillez, le démon rôde autour de vous comme un lion qui cherche sa proie » ; prière inspirée par la Sagesse.

Les dangers sont réels. Dans tout cœur de jeune fille, il y a des cordes sensibles qui sont toujours prêtes à vibrer. Et le démon s'y entend pour déclencher des crises qui aboutissent souvent à un gaspillage des facultés d'aimer.

C'est pourquoi il faut dire qu'une jeune fille pure est celle qui sait se réserver, se préserver. Ceci est aussi une exigence de l'amour. En effet c'est le don total qu'elle fera d'elle-même un jour qui requiert d'elle cet effort actuel. « Que l'enfance joyeuse et la jeunesse ardente apprennent à ne pas s'abandonner aux joies éphémères et vaines de la volupté, ni aux divertissements des vices enivrants... mais plutôt à tendre avec enthousiasme, bien que par des chemins escarpés et pénibles, vers cette formation morale chrétienne que, en faisant effort, en priant, nous pouvons attendre un jour par l'énergie de la volonté aidée des dons célestes » [3].

La pureté ainsi comprise n'a rien du voile de deuil jeté sur toute une vie. Mais elle est source de joie et de joie saine.

* *

Mesdemoiselles, vous connaissez toute l'efficacité du témoignage de la pureté. Celui de Ste Catherine, joint à celui de tant d'autres, a assuré, aux premiers temps de l'Eglise, le succès de la cause du Christ.

Actuellement encore l'Eglise a besoin du témoignage de la pureté. Car elle se débat dans un monde imprégné et sursaturé de vices. Ne nous contentons pas de gémir sur la tristesse d'un tel état. Le remède que nous pouvons apporter est d'abord dans l'imitation des vertus de la sainte que nous fêtons aujourd'hui.

Ecoutez cette page, qui peut entraîner des jeunes filles chrétiennes dans ce sens. Sa méditation peut être très profitable : « Elles ont une vertu de pureté dont le rayonnement nous est salutaire à nous qui devons batailler sans cesse pour maintenir en nous-mêmes cette même pureté. La chanson d'une eau vive entraîne loin des marais. La présence des jeunes filles écarte grossièretés et lourdeurs. Certaines d'entre elles rencontrées aux mauvaises heures, vous clarifient littéralement l'âme » [4].

Et ce jeune routier a cette belle prière que nous redirons avec lui :

« Mon Dieu, faites que nos sœurs, les jeunes filles soient harmonieuses ;... faites qu'elles soient saines et d'âme transparente ;... qu'elles soient la pureté et la grâce de nos vies rudes. » *Amen.*

---

[1] Cf. S. S. Pie XII. Allocution à la canonisation de Maria Goretti (24 juin 1950).

[2] *Anneau d'Or* : « De l'enfance au mariage », p. 214.

[3] Pie XII, Homélie de la canonisation de Ste Maria Goretti, 25 juin 1950.

[4] Guy de Larigaudie, *Etoile au grand large*.

OCTAVE DES MORTS

IV
Le Purgatoire

Le ciel, c'est la joie des parfaits. Mais qui donc a pu, au cours de sa vie, atteindre à cette perfection dont Jésus nous fait une loi : « Soyez parfaits, etc. » ? Aux yeux de Dieu pour qui la blancheur même des lys n'est pas sans taches, il est sans doute peu de ses enfants adoptifs qui soient dignes d'être admis en sa présence redoutable. Nous savons que les chrétiens morts immédiatement après le baptême, les martyrs et les saints consommés en grâce passent directement de la terre au ciel. Tandis que nous autres, qui n'avons sans doute pas refusé à Dieu ni notre foi ni notre amour, mais qui les avons plus ou moins mesurés, comment prétendre forcer, dès notre mort, l'entrée au ciel ? Et si nous n'y avons pas accès immédiatement, que deviendrons-nous ? Rassurez-vous : Dieu y a pourvu et nous offre le moyen de brûler toutes nos scories et de combler le déficit de notre amour : c'est le **Purgatoire**, pays des ultimes purifications, **dans la peine et dans la joie**.

I. — *La peine purificatrice*

Il y a peine et peine. On dit couramment « souffrir comme un damné ». C'est la peine **sans pénitence et sans espoir**, rançon, comme nous le verrons, de la révolte et de la haine obstinées.

Mais il y a une peine purificatrice : celle de ces âmes qui, durant le terrestre séjour, n'ont pas donné à Dieu tout l'amour qu'il était en droit de leur demander en échange du sien. Ce qui barre à ces âmes l'entrée du ciel durant un temps plus ou moins long, c'est ce passif, qui n'est pas soldé. Elles doivent encore de l'amour. Et comment payer cet arriéré ? C'est bien simple. Si elles n'ont pas assez aimé, c'est qu'elles ne se sont pas assez gênées. Nous ne demandons pas mieux que d'aimer Dieu. Mais à la condition que cela ne nous gêne pas trop. Alors, le moyen d'acquitter notre dette, Dieu même nous le fournit et rien n'est plus juste et plus raisonnable : c'est de réparer nos négligences, nos manques de générosité, par une souffrance expiatrice, qui comblera le déficit. C'est ce que l'Eglise, à plusieurs reprises, a solennellement affirmé, en dernier lieu, au concile de Trente (13 janvier 1547), où les Pères reprenant les enseignements des conciles précédents (Lyon, Florence), affirme contre Luther l'existence d'un état où, après la mort, les âmes achèvent de se purifier par des souffrances que les prières des vivants peuvent abréger.

Quelles sont ces souffrances ? Nous n'avons sur ce point aucune certitude officielle. Mais la tradition authentique, sagement interprétée par les théologiens, envisage deux sortes de peines.

D'abord la privation momentanée de Dieu. Evidemment, tant que l'âme n'a pas entièrement recouvré sa pureté, elle ne peut être admise en présence du Dieu trois fois saint. C'est là pour elle une horrible souffrance. Ici-bas, elle prenait trop facilement son parti d'être plus ou moins éloignée de Dieu. N'avait-elle pas une foule de petits bonheurs de remplacement ? Mais là-haut, finis les mirages et les duperies ! Elle voit clairement que Dieu est l'unique Bien, le seul capable de l'assouvir. Elle aspire donc à le posséder de toutes les forces de son être. Elle sent enfin la pression de cette charité, qu'elle n'a pas perdue, puisque, par hypothèse, c'est une âme que la mort a fixée dans l'état de grâce, mais qui, là-haut, développe toute sa puissance. Elle est donc emportée par un élan d'amour incoercible. Mais cet élan se brise à l'obstacle qui se dresse entre elle et le bien-aimé. Quel obstacle ? Celui de ses imperfections qui n'ont pu lui être ôtées par l'absolution dernière.

Elle a entrevu, en comparaissant devant le souverain Juge, la Beauté, la Bonté de son Dieu. Elle voudrait en jouir. Mais en jetant les yeux sur ses laideurs à elle, un sentiment de honte et de dégoût l'envahit. Vraiment, même si elle le pouvait, elle n'oserait pas affronter la Perfection infinie, la Sainteté suprême : elle s'en reconnait parfaitement indigne. Cette indignité, vivement sentie, cet élan impitoyablement brisé lui causent une souffrance dont rien, ici-bas, ne peut nous donner une idée. S. Thomas va jusqu'à dire que la plus petite peine du Purgatoire l'emporte sur la plus grande peine d'ici-bas. Précisons, avec S. Bonaventure, à égalité de péché.

D'autre part, on admet communément, dans l'Eglise, qu'à cette peine s'ajoute celle du feu. En ce qui concerne ce feu, l'Eglise n'a rien défini solennellement. Encore moins peut-on préciser la nature de ce tourment. S. Paul parle bien (I Cor., III, 11) d'un feu qui éprouvera, au jour du jugement, l'œuvre de chacun de nous. Mais tout ce qu'on en peut honnêtement déduire, c'est qu'une épreuve suprême nous attend, « où seuls souffriront quelque dommage, tout en se sauvant, ceux qui auront à offrir au souverain Juge des œuvres entachées d'imperfection. » Tout ce que nous pouvons ajouter avec une grande mystique (Ste Catherine de Gênes, commentée par Mgr d'Hulst), c'est que « ce feu est, avant tout, le feu de l'amour jaloux », qui se venge, en supprimant, non l'âme infidèle, mais ses infidélités. Ainsi, en la punissant, il la purifie et la rend digne de son amour.

II. — *Les joies du purgatoire*

Voilà pourquoi, au sein même de ses tourments, l'âme retenue dans ce douloureux état éprouve d'indicibles joies.

a) Celle qu'elle tire de son état lui-même. Elle est comme le naufragé qui vient d'aborder quelque île déserte. Ce n'est pas la patrie, mais enfin, il est sauvé des flots. Ainsi, l'âme qui vient d'être introduite dans le séjour (ou dans l'état) de la purification se réjouit d'avoir échappé à l'enfer. Peut-être de justesse. Car à plus d'une reprise, au cours de sa vie terrestre, elle a été arrêtée par la grâce au bord de l'abime. Comment ne pas s'en réjouir, comment ne pas faire monter vers le Dieu sauveur l'hymne d'une reconnaissance éperdue ? Comment ne pas repasser toute la vie de celui qui, par son Incarnation, ses travaux, ses souffrances, sa mort cruelle, l'a si heureusement tirée de l'abime ?

D'autre part, en dépit de sa confusion de se voir si laide encore et si indigne de l'Amour infini, quelle douceur à se représenter que c'est fini de douter, fini de trahir et que, dès à présent et à tout jamais, elle est confirmée dans la foi et dans l'amour ! Qu'au contraire elle est engagée dans une ascension qui **doit** infailliblement la conduire au sommet de la perfection et au souverain bonheur.

b) Et voilà sans doute la plus grande joie du Purgatoire. Celle d'un inconfusible espoir. Dans ce feu même, entendons par là tout au moins celui de l'amour jaloux de son Dieu, elle puise la certitude que Dieu ne la veut si pure que parce qu'il veut la dépouiller de tout ce qui l'empêche de se donner à elle. Dans cette poursuite, à cet acharnement de l'amour jaloux, elle découvre l'as-

surance d'atteindre le bonheur, de voir un jour face à face le Bien-Aimé. Comment ne se livrerait-elle pas à une torture qui est l'action même d'un Dieu qui, progressivement, la pare pour ses noces. D'instant en instant, elle se sent muer. Les scories tombent, sa beauté renaît, et voici que bientôt elle sera si transparente et si pure qu'elle reflètera la splendeur de Dieu, comme le cristal qu'irise le soleil.

c) Enfin, il est une source de joie que nous pouvons faire jaillir pour cette âme qui nous est chère. C'est de virer à son compte le mérite de nos œuvres bonnes et l'ardeur de notre prière. C'est-à-dire que, comme nous le verrons, tout le Corps mystique du Christ peut être mobilisé à leur service. Et ce secours, qui est encore amour est très sensible aux âmes du Purgatoire.

C'est ainsi que, comme l'observe Ste Catherine de Gênes, l'âme éprouve au Purgatoire la plus grande joie et la plus grande douleur, sans qu'aucun de ces sentiments affaiblisse l'autre...

* *

Concluons en deux mots. Si l'on souffre tant en Purgatoire, il vaut la peine d'y regarder à deux fois avant d'offenser Dieu, si légèrement que ce soit. Car nous aurons beau nous faire absoudre de nos péchés, il restera toujours à les expier. La dette d'amour restera entière, même après le pardon divin. Ste Thérèse d'Avila, toute sainte qu'elle était, craignait le Purgatoire. Alors qu'en serait-il de nous, chrétiens si moyens et peut-être pécheurs ?

D'autre part, ne négligeons aucune occasion d'expier nos fautes dès ici-bas. Mieux vaut payer comptant, ce qui ne peut se faire qu'ici-bas, tandis qu'au Purgatoire nous ne pourrons plus mériter. Au lieu de murmurer contre la Providence quand elle nous éprouve, remercions-la de nous fournir une miséricordieuse matière à sacrifices expiatoires.

Et puisqu'enfin il nous est possible d'adoucir les souffrances de ceux des nôtres qui nous ont précédés, ne négligeons aucun des moyens que l'Eglise nous offre de les soulager. **Amen.**

V

L'enfer

Il y a trois classes d'hommes. Ceux qui nient l'enfer. Ceux qui ont peur d'en parler. Enfin, ceux qui ont le courage intellectuel de regarder en face cette vérité, aussi authentiquement révélée que les autres enseignements de l'Eglise.

Nous ne sommes pas des premiers, n'ignorant rien des insuffisances de la raison en face du problème de nos destinées, et sachant nous incliner, **non devant la vérité qui plaît mais devant celle qui nous est dûment garantie.** Nous ne sommes pas des seconds, parce que nous haïssons la lâcheté qui professe la politique de l'autruche. Des troisièmes, nous en sommes, car nous savons que la vérité libère et qu'il n'est pas un seul des enseignements de l'Eglise qui ne soit appuyé sur la parole même de Dieu et pas un seul qui ne soit fécond. Voyons donc à établir solidement : 1° la **vérité de l'enfer** et 2° à **mettre en lumière les richesses de ce dogme.**

I. — *La vérité de l'enfer*

Par son divin Fils, par les apôtres, enfin par les déclarations solennelles de l'Eglise, Dieu, qui est la vérité même, Dieu qui ne saurait ni se tromper, ni nous tromper, nous avertit : 1° qu'il existe un châtiment éternel ; 2° qu'il est réservé aux pécheurs impénitents ; 3° que ce châtiment comporte deux peines terribles : **a)** la privation de la vision béatifique ; **b)** une peine positive, qui consiste dans le feu. Il serait trop long de passer en revue le détail de ces témoignages. Il nous suffira de prêter l'oreille à l'enseignement fort clair de Jésus, et à celui de son Eglise.

1. — Quand il commence sa prédication, ses auditeurs savaient déjà qu'une infamie éternelle, qu'un ver qui ne meurt pas, qu'un feu qui ne s'éteint pas sont réservés aux méchants. Il prend à son compte cette croyance des Juifs, instruits déjà par l'Esprit-Saint, parlant par les prophètes et il la confirme et il la précise. Lui, le « bon Maître » menace à plusieurs reprises les ouvriers d'iniquité, les « arbres stériles », les cœurs durs, les invités aux noces qui se présentent sans la robe de la grâce. Ce qui les attend, ce sera les « ténèbres extérieures », la « géhenne de feu » (cf. paraboles du mauvais riche, des noces...). Je ne retiendrai que le plus grave, le plus clair, le plus solennel de ses enseignements, celui où, trois jours avant sa mort, il évoque le dernier jugement. Vous connaissez tous cette page de nos Evangiles : D'un côté les bons, à qui il dit « Venez, etc... » De l'autre les méchants, les « boucs » à sa gauche. Que leur dira-t-il quand il viendra sur les nuées juger les vivants et les morts ? « Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel... »

Que de choses en si peu de mots ! Quels sont ces « boucs » ? Ceux que la mort aura fixés dans leur malice, donc les pécheurs graves impénitents, représentés par ceux dont la dureté de cœur aura refusé toute miséricorde aux pauvres, à ceux qui souffrent. Mais aussi, cela va de soi, à tous les grands pécheurs fixés par la mort dans leur impénitence, puisque Jésus les trouvera tels au moment du Jugement (cf. I Cor., VI, 9-10).

Quel est leur châtiment ? Il est double. D'abord, et c'est le plus grave, la privation de Dieu qui, en la personne du Fils incarné, les exclut du Royaume, c.-à-d. de sa compagnie délicieuse. Ensuite, le feu. Il ne s'agit pas ici d'une simple façon de parler, car en cette heure solennelle Jésus n'avait pas le cœur à faire de la rhétorique. Et puis, il a si souvent parlé du feu qui doit châtier les méchants que ce serait se moquer de lui que d'éluder la force de cette parole. Feu mystérieux, mais feu réel. Enfin, le dernier mot, le plus terrifiant : « Allez au feu **éternel** ». Là, point de discussion possible. A maintes reprises le Maître a insisté sur le ver « qui ne meurt pas, sur le feu qui ne s'éteint pas ».

2. — Le Saint-Esprit, que Jésus, entré dans la gloire, envoya à ses apôtres pour assurer la transmission fidèle et l'interprétation correcte de ses enseignements, n'a pas cessé d'assister l'Eglise, en la personne de ses pasteurs, soit dans leur enseignement courant, soit dans ces assemblées plénières qu'on appelle les Conciles œcuméniques. Or sur cette question capitale du châtiment éternel des grands pécheurs impénitents, l'Eglise a pratiquement ignoré ces tâtonnements que l'histoire peut relever dans la fixation des autres dogmes. Très tôt, la doctrine de l'enfer a été fixée et cette interprétation que je vous donnais des paroles du Christ, adoptées par les Conciles, du VI^e^ au XV^e^ siècle (Constantinople, IV^e^ de Latran, II^e^ de Lyon, Florence . Quiconque meurt en état de péché mortel subit aussitôt après la mort un châtiment éternel : privation de Dieu tout au moins. Voilà ce que l'Eglise impose à notre foi comme étant révélé de Dieu. La peine du feu n'a

pas encore été solennellement promulguée, mais elle doit être considérée comme une vérité certaine.

II. — *Les grandes leçons qui se dégagent de cette vérité*

Réfléchissons ; employons notre intelligence non à critiquer un enseignement qui nous vient de Dieu même, comme nous avons trop de tendance à le faire quand la vérité qui nous est prêchée nous semble trop haute ou trop dure, mais à mieux la comprendre, pour en faire l'aliment de notre foi et de notre vie. Je vous propose deux réflexions sur le dogme de l'enfer, l'une qui nous fera pénétrer plus avant dans la **connaissance de Dieu**, l'autre qui nous éclairera sur la **valeur incomparable de notre âme**. (« Noverim me, noverim te »).

1. — **Lumières sur Dieu.** Trop de gens se débarrassent de l'enfer en déclarant, avec une prétention qui frise le ridicule : « Dieu est trop bon pour damner personne. » A ces docteurs improvisés, il est facile de répondre que ce qui est indigne de Dieu, ce n'est pas la doctrine de l'Eglise, mais cette théologie simpliste, qu'ils bâtissent à coup de sensibilité.

Est-ce Dieu qui a fait l'enfer ? Pas le moins du monde. Il a fait le ciel et c'est nous qui, en le manquant, faisons l'enfer, qui n'est que la **révélation et la fixité du péché.**

Il n'est pas bien difficile de découvrir dans ce dogme, qui choque les âmes sensibles comme un hymne aux perfections de Dieu. Pour faire court, nous n'envisagerons ce soir que sa Bonté et sa Sainteté.

a) Sa bonté. Mais elle éclate dans le sort des pécheurs impénitents. Car, d'abord, seule l'impénitence finale, l'obstination dans le péché grave, le refus de Dieu, rendent l'enfer inévitable. J'ose dire qu'il faut faire exprès pour se damner. (Et saisissez toute la force de ce mot : c'est nous qui **nous** damnons, c.-à-d. qui faisons tomber sur nous-mêmes la condamnation.) Quant à Dieu, il a tout fait pour nous aider à l'éviter, en nous gagnant à son amour. Il nous a **donné son propre Fils,** qui, en un sens, n'est descendu du ciel en terre, s'est fait homme, n'a souffert et n'est mort que pour arracher tous les hommes à la damnation éternelle. Il **nous a donné l'Eglise,** maîtresse de Vérité et dispensatrice de la grâce, pour nous gagner et nous soutenir dans la conquête du ciel. Non pas négativement éviter l'enfer, mais positivement forcer l'entrée des Cieux.

Qu'est-ce que le sacrement de Pénitence ? sinon un remède à l'impénitence. Que de fois, dans son Evangile, Jésus promet son pardon ! qui dira les poursuites de son amour, jamais lassé par nos refus obstinés ? Jusqu'au dernier moment, il nous offre le salut. Aurions-nous repoussé le prêtre qui vient nous réconcilier et nous oindre pour le dernier combat, il reste encore une chance, celle d'une suprême instance de l'amour. « Entre le pont et l'eau, il y a place pour une grâce dernière », disait le Saint Curé d'Ars à une pauvre femme qui lui apprenait que son mari s'était jeté à l'eau.

Et qu'est-ce que la révélation de ce tourment éternel, qui nous rebute si ce n'est encore une démarche de bonté ? Il est des heures où la passion, nous affolant, nous rend insensibles à l'amour... La bête, en nous, est la plus forte. Pour la mater, il n'est d'autre moyen que la crainte de l'enfer. « Nous sommes horrifiés, dit Tertullien, par les terribles menaces du Créateur. Que serait-ce s'il ne nous menaçait pas ? »

Votre sensibilité voudrait un adoucissement à ces peines ? Mais Dieu n'a pas refusé les seules qui soient possibles. Car, tout Dieu qu'il est, il ne peut faire que l'immuable ne soit pas l'immuable. L'éternité n'est pas une somme de siècles qu'on peut à sa fantaisie abréger. Elle est la possession simultanée de toute la durée, dans l'état où la mort nous a fixés. Alors, il reste à la bonté divine l'unique ressource de ne pas proportionner rigoureusement la sévérité du châtiment à la gravité de la faute. Ainsi fait-il si l'on en croit certains docteurs, tel S. François de Sales.

b) Que vous faut-il de plus ? La bonté de Dieu ne peut aller plus outre sans porter atteinte à sa **sainteté.** Si nous étions plus sensibles aux exigences du Dieu trois fois saint, nous le serions aussi à la gravité du péché, surtout du péché qui damne, c.-à-d., ne nous lassons pas de le redire, du péché obstiné dans son énormité. Il y a là un défi à la sainteté de Dieu, une injure à son infinie dignité, un bouleversement inouï de l'ordre, qui entraine le pire. Et le pire, c'est l'enfer tel que nous l'avons défini. Il n'est pas possible, il n'est pas concevable que le bien et le mal se rejoignent et se confondent. C'est ce que prétendent sans s'en douter les adversaires de l'éternité de l'enfer.

Il ne nous reste plus qu'à considérer les clartés que ce dogme projette sur notre propre grandeur et notre inexprimable dignité.

a) En deux mots, car le temps passe. Rien ne nous fait mieux apprécier cette grandeur que la perspective de la damnation. Vous savez ce que cela veut dire : c'est la privation de Dieu. Ainsi nous sommes si grands qu'il ne faut rien de moins que Dieu pour accomplir notre destinée, pour amener notre nature à son achèvement suprême. En dehors de lui, il n'y a pas pour nous d'ersatz de bonheur. Il ne peut y avoir qu'un malheur, fait d'un opprobre sans nom, la déchéance définitive.

b) D'autre part, avez-vous réfléchi à l'honneur qui est fait à notre liberté, appelée à décider sans appel si, oui ou non, nous répondrons aux avances de l'amour divin ? Dieu se soumet en quelque sorte à notre choix. Il ne veut régner en nous, il ne veut se donner à nous que si nous le voulons bien. Il est à notre merci. Est-il souverain ici-bas à qui soit offerte une option de cette taille ? Et dont les décisions aient une telle portée ? Car les moindre de nos volontés ont un retentissement éternel. Chacun de nos « Oui » contribuent au Oui final, celui qui nous ouvre l'éternité. Et Dieu respecte tellement la liberté de sa créature que si c'est le **non** qui retentit en dernière heure, il enregistre ce non et c'est l'enfer. Il ne l'a pas voulu, répétons-le. C'est nous qui l'aurons voulu — souverainement.

* *

Concluons. Le dogme fait bloc. Loin de s'opposer à l'enfer éternel, les perfections divines le confirment, le postulent. Il y a un enfer éternel parce qu'il y a une Perfection infinie. Croyons donc à l'enfer. Au lieu de le discuter, craignons-le, mais d'une crainte filiale, parce que nous sentons tout le prix de l'Amour qui nous béatifiera. Craignons-le pour nous, afin d'éperonner notre bonne volonté. Craignons-le pour les autres. C'est un excellent condiment de notre apostolat. Qui sauve une âme sauve la sienne.